

LA VIE MODERNE

PARIS ET DÉPARTEMENTS

ET
Tout Paris

DIRECTEUR : A. LÉBRE.

trois mois : 13 fr.
six mois : 24 fr.
un an : 48 fr.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Rédacteurs en chef :

G. RODRIGUES.
G. LÉBRE.

Union postale : 32 fr

DIRECTION : 3 bis RUE LABRUYÈRE

TEXTE

CHRONIQUE PARISIENNE : Maurice Lefèvre. — LA COUR ET LA VILLE : Talon-Rogée. — SYMBOLISTES ET DÉCADENTS : B. de Moncomp. — NICOLAS LÉCONNET : E. Bauchart. — AUTOUR DE LA SAISON : Hippolyte Buffenoir. — LA VIE MONDIAINE : Colonna de Cesari. — LES COURSES DE PROVINCE EN 1886 : Un Commissaire de Courses. — LA VIE MUSICALE : George Japy. — LA NOUVELLE MODE : Patte de retour. — PETITS ÉCHOS : Masque de Satin. — CHEZ L'ÉDITEUR. — BULLETIN FINANCIER.

DESSINS

LE DOMPTEUR PEZON ET SES TIGRES : Dessin de G. Moroge. — LA NOUVELLE GARE SAINT-LAZARE : Croquis d'Eng. Chaperon. — SYMBOLISTES ET DÉCADENTS : Portraits par A. des Cadenzats, G. Tappin. — THÉÂTRE DE L'AVENIR : Le Fils de Porthos, types et costumes : Dessins de Job. — LA VIE MODERNE, statuette de Leconte de Lisle : Dessin de Barabaudy. — SUR L'OBSTACLE : Croquis de Camille d'Arche.



LE DOMPTEUR PEZON ET SES TIGRES. — Dessin de G. MOROGE.

SYMBOLISTES

ET

DÉCADENTS

LES PERSONNALITÉS SYMBOLISTES

Bouche de satire africain, barbe slave et rebourse, front démesuré de funambule tragique : Paul Verlaine. Sa vie, un roman-picaresque.

Les *Poèmes saturniens*, la *Bonne Chanson*, les *Fêtes Galantes*, révélaient un parnassien précieux et spécial. C'est dans les *Romances sans paroles* que définitivement son originalité se formula joliette, musicale et évocatoire :

Son joyeux, infortuné, d'un clavier sonore.
(PÉTERS BOKL.)

Le piano que baise une main frêle
Luit dans le soir rose et gris vaguement,
Tandis qu'avec un très léger bruit d'aile
Un air bien vieux, bien faible et bien charmant
Rêde discret, épeuré quasiment,
Par le boudoir, longtemps parfumé d'Elle.

Qu'est-ce que c'est que ce berceau sou Jain
Qui lentement dorlote mon pauvre être ?
Que voudrais-tu de moi, doux chant badin ?
Qu'as-tu voulu, fin refrain incertain
Qui vas tantôt mourir vers la fenêtre
Ouverte un peu sur le petit jardin ?

Plus tard M. Paul Verlaine fut catholique, catholique pratiquant jusqu'à en battre sa

coulpe. C'est à cette « folie de la croix » que nous devons l'admirable et rébarbatif volume de *Sagesse* ; puis *Jadis et Naquère* :

Voici :

LANGUEUR.

Je suis l'Empire à la fin de la décadence ;
Qui regarde passer les grands Barbares blancs
En composant des acrostiches indolents
D'un style d'or où la langueur du soleil danse.

L'âme seulette a mal au cœur d'un ennui dense.
Là-bas on dit qu'il est de longs combats sanglants.
O n'y pouvoir, étant si faible aux vœux si lents,
O n'y vouloir fleurir un peu cette existence !

O n'y vouloir, ô n'y pouvoir mourir un peu !
Ah ! tout est bu ! Bathylle, as-tu fini de rire ?
Ah ! tout est bu, tout est mangé ! Plus rien à dire !

Seul, un poème un peu naïfs qu'on jette au feu,
Seul, un esclave un peu coureur qui vous néglige,
Seul, un ennui d'on ne sait quoi qui vous afflige !

Dans ce dernier volume de vers, des magnificences comme *Crimen Amoris*, côtoient des pages oubliées de sa première manière.

M. Verlaine est un instinctif, un Villon moderne ; il chante les basards de sa vie tantôt sur la mandore des amoureux, tantôt sur la harpe hiératique. Ses réformes de rythmes auront puissamment aidé à la révolution poétique actuelle.

En prose il a publié : *Les Poètes Maudits*, folioles de critique anecdotique ; et, tout récemment, *Louise Leclercq* et *Les Mémoires d'un Veuf*, historiettes, un acte, notes marginales.

poèmes de cet artiste réfléchi et méthodique, ne parurent que ces derniers temps dans la *Revue indépendante* et dans *la Vogue* :

M'introduire dans ton histoire
C'est en héros effarouché
S'il a du talon ou touché
Quelque gazon de territoire.

A des glaciers attentatoire
Je ne sais le naïf péché
Que tu n'auras pas empêché
De rire très haut sa victoire,

Dis si je ne suis pas joyeux,
Tonnerre et rubis aux moyens,
De voir en l'air que ce feu troue

Avec des royaumes épars
Comme mourir pourpre la roue
Du seul vespéral de mes chars.

M. Mallarmé se complait dans le vers raci-

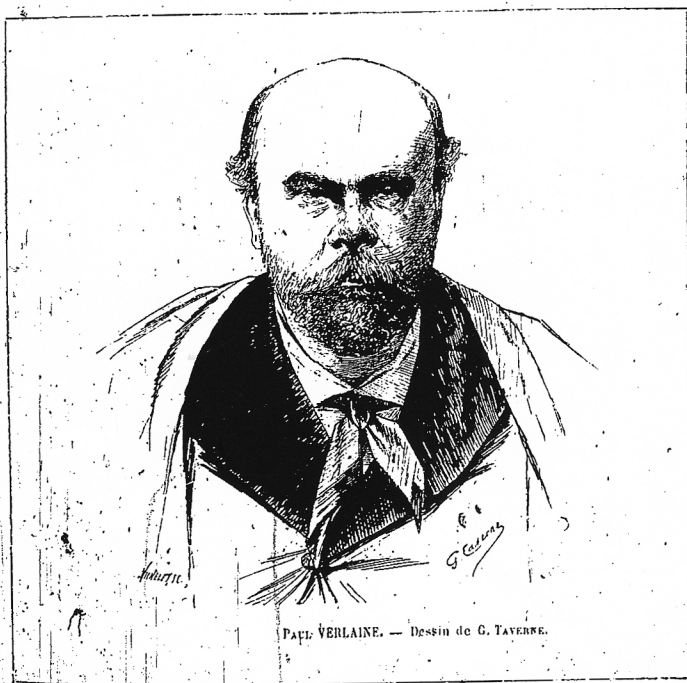


STÉPHANE MALLARMÉ. — Reproduction d'une eau-forte d'après MANÈS.

nien. De superlatives *proses* de lui, sont justement admirées.

A l'époque de la Commune, un jeune homme de seize ans, face de morveux génial, charmait et terrifiait le cénacle parnassien. C'était M. Arthur Rimbaud. Il avait déjà composé de vertigineuses et chaotiques strophes : *les Chercheuses de poux*, *le Bateau ivre*, *le Sonnet de Voyelles*, etc. Après un éclatant succès et des scandales, M. Rimbaud disparut soudainement et, depuis, son existence s'aurole de fables. Nous empruntons au *Symboliste* les passages d'un article judicieux sur *les Illuminations*, dû à M. Félix-Fénéon :

« Un liminaire de M. Paul Verlaine veut renseigner sur M. Arthur Rimbaud : ce disparu vaguerait en Asie, se dédiant à des travaux d'art. Mais les nouvelles sont contradictoires : elles le disent marchand de cochons dans l'Aisne, roi de nègres, râteauleur pour l'armée néerlandaise de la Sonde. Ce printemps, la *Revue des Journaux et des Livres* annonçait le « décès » de M. Arthur Rimbaud, poète et agronome. A la même époque, M. Bourget tenait d'Anglais qu'il était mort, récemment, en Afrique, au service de trafiquants d'arachides, d'ivoire, de peaux. Feu Arthur Rimbaud, — le dénomma un sommaire de *la Vogue*. Et tandis que l'œuvre, enfin publiée, enthousiasme plusieurs personnes et en effare quelques autres, l'homme devient indistinct. Déjà



PAUL VERLAINE. — Dessin de G. TAVERNER.

Stéphane Mallarmé : masque de soudard à longues moustaches tombantes. Le geste d'un mime sacerdotal. Le sourire et le regard scellés. Il vit serein et familial au milieu de

meubles courbes. Comme son camarade Verlaine, il débuta par des vers parnassiens *L'Après-midi d'un Faune* et *Hérodiade* marquent la prime évolution ; mais les plus rigoureux

son existence se conteste, et Rimbaud flotte en ombre mythique sur les Symbolistes. Pourtant des gens l'ont vu, vers 1870. Des portraits le perpétuent : M. Verlaine rappelle celui de M. Fantin dans *Coin de table* et en promet un de M. J.-L. Forain. La photographie même l'immobilisa, et d'après elle, M. Blanchon grava le portrait enclavé dans *les Poètes maudits*. Le masque est d'un ange, estime M. Verlaine : il est d'un paysan assassin. Pour clore cette iconographie, voici, au mar de la *Revue Wagnérienne*, une graphide non encore signalée, d'Edouard Manet : un louche éphèbe, debout, appuyé à une table où un verre de cabaret et une tête d'ivrogne.

« *Les Illuminations*. — Ce sont, soudainement apparues, aheurtées en des chocs aux répercussions radiantes, des images d'une beauté bestiale, énigmatique et glorieuse suscitant du sang, des chairs, des fleurs, des cataclysmes, de lointaines civilisations d'un épique passé ou d'un avenir industriel.

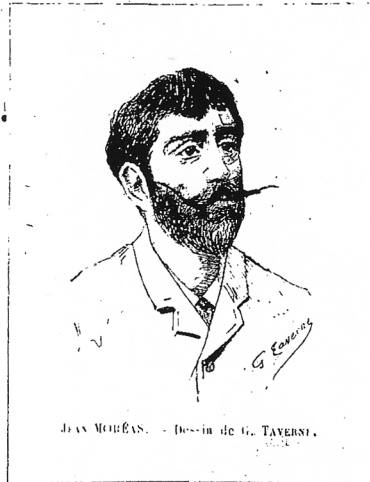
« Des corporations de chanteurs géants accoururent dans des vêtements et des oriflammes éclatants comme la lumière des cimes. Sur les plates-formes, au milieu des gouffres, les Rolands sonnèrent leur bravoure. Sur les pas-



ARTHUR RIMBAUD. — Reproduction d'une eau-forte.

serelles de l'abîme et les toits des auberges l'ardeur du ciel pavoisèrent les mâts. L'éroulement des apothéoses rejoignit les champs des hauteurs où les centaures s'éraphiques évoluent parmi les avalanches. Au-dessus du niveau des plus hautes crêtes, une mer troublée par la naissance éternelle de Vénus, chargée de flottes orphéoniques et de la ruineur des perles et des conques précieuses, la mer s'assombrit parfois avec des éclats mortels. Sur les versants, des moissons de fleurs, grandes comme nos armes et nos coups, mugissent. Des cortèges de Mals en robes rouges, opalines, montent des ravines. Là-haut, les pieds dans la cascade et les ronces, les cerfs têtent Diane. Les Bacchantes des banlieues sanglotent et la Lune brûle et hurle. Vénus entre dans les cavernes des forgerons et des ermites.

Jean Moréas. Le 9 décembre 1884, s'imprimaient à petit nombre *les Syrtes*, épigraphées d'Ovide, de Sénèque et d'Ogier de Combaud, sans nom d'éditeur : début. Par places, l'in-



JEAN MORÉAS. — Dessin de G. TAVERNI.

fluence de Charles Baudelaire, mais nul vaselage. Des images lumineuses prodiguées, des strophes nouées et dénouées en de complexes quadrilles ; des vers endécasyllabes, d'autres de neuf, des suites de rimes unisexuelles, de fréquents rappels de timbres.

Dès les *Syrtes* publiées, les qualités qui s'y manifestaient s'épurent. De la cohue d'images qui naissent d'une fiction poétique, seules sont élues les essentielles, et à leur expression seuls les mots essentiels concourent : la phrase se serre, laconique, médullaire et définitive ; les vers s'affranchissent de la césure rigoureuse ; chacun d'eux se configure suivant un plan spécial ; sa musique n'est plus un jeu d'arbitraires sonorités gaubadant sur le thème : elle se lie au sens, le pénètre, et, par des syllabes toniques dressées aux bifurcations d'idées, scande la phrase ; les poèmes à forme fixe prépondèrent encore ; les rimes se correspondent, jugulées. Et ce furent les *Cantilènes* (1886). En voici une page :

La DÉTRESSE dit : Ce sont des songes anciens, Des songes vains, les danses et les musiciens. La tête du Roi ricane au haut d'une pique, Les étendards foient dans la nuit, et c'est la [panique.]

La DÉCRÉPITUDE dit : Êtes-vous fous, vraiment, Vraiment, êtes-vous fous d'avoir encor cette pose, D'avoir encor sur les dents ce sourire charmant, Ce sourire devant le miroir, et cette rose Dans, votre perruque, ah ! vraiment, quelle est [cette pose !]

Le TEMPS dit : Je suis le Temps, un et simultané, Et je stagne en ayant l'air de celui qui s'envole, Mirage fruste et kaléidoscope frivole, Je vous leurre avec l'heure qui n'a jamais sonné.

Alors MAYA, Maya l'astucieuse et la belle Pose ses doigts doux sur notre front qui se rebelle Et câline en surrê : Espérez toujours, c'est pour Vous sacré que vont grogner les cymbales vierges, Et vous airez l'or et la pourpre de Bodjapour, Esclaves dont le sang ténit les cordes et les verges.

Continue l'évolution de M. Moréas. Par lui, par M. Gustave Kahn, par M. Jules Laforgue

sont bousculées les files de symétriques strophes que les imperturbables prosodies séculaires agitent, pots de même capacité : leur strophe assume un dessin multiforme ; leur vers indéfiniment s'élargit. M. Moréas écrit :

Le héros arbore la tête de la Gorgone à la pointe ensanglantée de son glaive.

M. Kahn :

Où s'éventèrent les parfums et les couleurs des fleurs et des fruits.

M. Laforgue :

Les fils télégraphiques des grandes routes où nul ne passe.

Mais, développer quelque apophthegme, la miner ces banalités pérennelles dites « pensées fortes et ingénieuses », enluminer un recueil de maximes, orchestrer de parémilogiques apophthegmes ? — La poésie n'a que faire de descriptions, d'anecdotes et de philosophie : elle doit être évocatoire, suggestive, — disons symbolique ; et ainsi se présente-t-elle souvent dans les *Cantilènes*, toujours dans les rares poèmes qui ont suivi. Veut-on celui-ci ?

Et votre chevelure comme des grappes d'ombres, Et ses bandelettes à vos tempes, Et la kabbale de vos yeux latents, Madeline-aux-serpents, Madeline, Madeline, Madeline,

Pourquoi vos lèvres à mon cou, ah ! pourquoi Vos lèvres entre les coups de hache du Roi ; Madeline, et les cordaces et les flûtes, Les flûtes, et les pas d'amour, les flûtes, vous les voulûtes.

Hélas, Madeline, la fête, Madeline, Ne pierce plus les flots au bord de l'île, Et mes bouffons ne crévent plus des cerceaux Au bord de l'île, pauvres bouffons, Pauvres bouffons que couronne la sauge ! Et mes litères s'effeuillent aux ombrages, toutes mes litères à grands pans, De Nonchaloir, Madeline-aux-serpents.

Portrait de M. Moréas : un pirate des Cyclades qui serait un dandy.

Paul Adam. Allures de Nucingen jeune croqué par Gavarni. Un paletot jaune, un levrier jaune. Tel sur un pastel du peintre Alexis Boudrot, tel à la terrasse du café Napolitain. *Chair molle*, ses débuts, trahissait déjà un beau tempérament d'écrivain. Soit, son second rouait, s'essore triomphalement jusques et par-delà les confins de l'impressionnisme : phrase courbe, obsédante et enluminée ; notations de caractères positives et hallucinées ; évocations de décors urbains et suburbains de Rotterdam et de Venise ; réalités exorbitées et rêves réduits.

Le personnage unique autour duquel les êtres ne sont que possibilités de sensations se complique d'une psychologie intime et profondément étudiée ; les transitions des actes et des pensées se déduisent par des associations de concepts d'une étrange mais exacte logique. Il paraît toute une existence de bourgeoisie élégante, instruite, mêlée d'esprit aux faits de politique et d'art de la fin du second empire, et de l'époque actuelle. Les raffinement d'un égoïsme délicat meuvent le personnage à tra-

vers une vie facile, opulente, luxueuse, artistique même. Ce paysage :

« A suivre sur la proue de la gondole balançante les irradiations d'un soleil rose, à se sentir filante entre les grands palais roses, M^{me} Polskoff godaît de vénitienues joies. Les longues nefes à crêtes d'acier glissaient silencieuses, recouvertes d'écailles noires, toutes noires. Et la jeune femme, coulant l'œil, percevait l'auréole de son ombrelle écarlate, imaginait fort jolie sa chevelure teinte en rouge par la lumière tamisée.

La mer glauque charriait d'innombrables choses étranges, et les pilotis armoriés de bariolages héraldiques affichaient les seuils des seigneuriales demeures. Au loir, l'arche unique d'un pont serti d'inextricables feuillages en marbre, voûte si basse qu'on approchait avec la crainte délicieuse d'un heurt; mais la barque fluette volait par-dessous d'un élan et fendait l'atmosphère bruisante. Gémissaient au détour



PAUL ADAM. — Croquis de A. DES GADENZALS.

des canaux l'avertissement plaintif des bâte-liers : « Già è » et une invisible voix de rameur résonnante, solennelle : « Stali. » A la rencontre, les deux gondoles se frôlaient avec un clapotis de leurs sillages. »

Puis des analyses de très complexes sentiments.

Mais les mots canoniques présentaient un sérieux rebatiff qu'elle désavouait secrètement : elle ne les prononçait que par devoir. Les litanies s'offraient plus charmées avec leurs comparaisons dithyrambiques : « Tour d'ivoire, » « Vase d'élection, » tout un bibelotage curieux qui l'intéressait. Très compréhensible et imaginable ce luxe de chapelle-boudoir. A la Reine divine seule Marthe osait s'ouvrir, certaine d'une bienveillance silen-

cieuse. La pureté de la Vierge l'enthousiasmait, une pureté vague, indéfinissable, émise par les plis de ses voiles, par l'immense des yeux perdus en quelque douloureuse extase, par la blanche finesse des mains. Toute semblable à Marthe elle devait mieux comprendre ses aspirations, les excuser et les satisfaire. Le Christ, lui, se présentait martyr douloureux, toujours acquis à de trop puissants besoins, moins intime et tangible; et repoussant, malgré sa gloire sainte, par cela qu'il était homme, l'énigme défendue.

« A se découvrir très pure, elle aussi, à savoir ses fautes minimes, Marthe s'exaltait, désireuse d'infinites béatitudes inconnaissables mais suprêmes, mais éblouissantes de pureté, pour le plus tard, l'au-delà de la présente vie. La jeune fille n'imaginait pas la mort sans les rites funéraires de haute classe; et, de l'expiration dernière jusqu'à l'entrée dans les limbes, elle réservait un espace de quelques jours, ceux de l'enterrement et des cérémonies : une impossibilité de comprendre l'immédiat changement de nature.

« Une de ses joies nouvelles, une joie de femme, c'était sortir seule, gaie, triomphante dans la souplesse de ses vêtements et de ses manchettes riches, d'entendre cliqueter autour d'elle le jais de ses robes et bruire le froufrou de la faille, de se voir dévisagée par les femmes envieuses, par les hommes admirants. Sur les boulevards, elle avançait, droite, ainsi qu'une duchesse. Si un doute lui survenait par hasard, une orillade rapide sur les larges glaces des vitrines lui montrait son profil droit, les lignes très pures de son dos, la lourdeur massive du chignon. Et, certaine d'être belle, elle marchait, son visage fixé vers le soleil blond. »

M. Paul Adam publia, en collaboration avec M. Jean Moréas; le fameux *Thé chez Miranda*, et *Les Demoiselles Goubert*. Il prépare pour cet hiver *Etre*, un roman évocateur du quinzième siècle et de la sorcellerie.

M. Jules Laforgue, pâle et glabre, imbibé des littératures et des philosophies, bondé de sentiments, glisse doucement dans la vie, et se témoigne par des livres de vers brevétaires qu'il alterne de nouvelles dédiées à la gloire des nubiens. Ce fut une grande surprise dans le pessimisme quotidien, d'entendre cette gaieté condimentée de tact et de métépsychoses; et l'illusion d'une familiarité décente avec des Salomés, des Ophélie, des Andromèdes, descendues de leurs piédestaux, mais de deux doigts relevant la traîne.

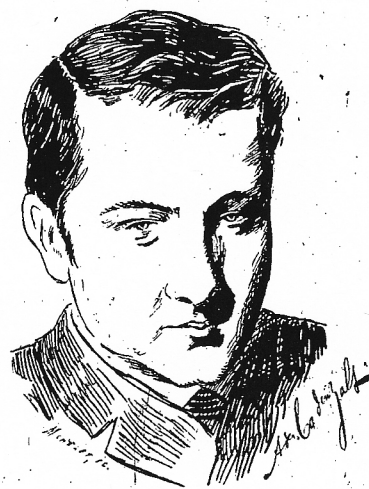
Très subtil ausculteur du moi et de l'autrui, regardeur infatigable et redoutable aux peintres dont il surprend les tortueux agissements sur le flagrant délit de leurs expositions; fugace amateur de la littérature ambiante, c'est le plus complexe des écrivains et des critiques.

Les volumes sont : les *Complaintes*; tout de mélancoliques sensations raccrochées à des rythmes alors absolument neufs, *l'Imitation de Notre-Dame la Lune*, un hymne à cette bonne lune; un enthousiasme de sectaire bien élevé.

En prose : les *Moralités légendaires* qui s'alignent actuellement. L'une d'elles est *Persée et Andromède*. En voici un morceau :

« Comme un petit animal blessé, Andromède galope d'un galop grêle d'échassier dans un pays d'étangs; plus affolée encore d'avoir à rejeter sans cesse ses longs cheveux roux que le vent lui plaque dans les yeux et la bouche. Où va-t-elle ainsi, ô puberté, puberté! par le vent et les dunes, avec des abois de blessée? »

« Ses pieds nus dans ses espadrilles de li-chen, un collier de coraux bruts enfilés d'une fibre d'algue au cou, nue et inflexible, elle a poussé ainsi, dans les galops, les rafales, les soleils, les baignades, la belle étoile. . . . »



JULES LAFORGUE. — Croquis d'après nature de A. DES GADENZALS.

« Oh, ces bonds! ces bonds! Tout armature et tout ressort et toute halée, cette puberté sauvageonne, avec ses jambes étrangement longues et fines, ses hanches droites et fières s'amincissant en taille juste au-dessous des seins, une poitrine enfantine, deux soupçons de seins, si insuffisants que la respiration au galop les soulève à peine (et quand et comment auraient-ils pu se former, toujours à aller ainsi contre le vent, le vent sale du large, et contre les douches furieusement glacées des vagues?) et ce long cou, et cette petite tête de bébé, toute hagarde dans sa toison rousse, avec ses yeux tantôt perçants comme ceux des oiseaux de mer, tantôt ternes comme les eaux. Bref une jeune fille accomplie. Oh! ces bonds, ces bonds! et ces abois de petite blessée qui a la vie dure! Elle a poussé ainsi, vous dis-je, nue et inflexible et halée, avec sa toison rousse, dans les galops, les rafales, les soleils, les baignades, la belle étoile. »

De plus, cet écrivain est si complexe) une collaboration suivie à la *Gazette des Beaux-Arts*, d'innombrables préparations de critique d'art, des visions de terres demi-lointaines. D'une délicate bonté pour les progénitures, il élabore des rondes et romances pour les petits enfants du xx^e siècle.

B. DE MONCOMP.

(A suivre).

LA VIE MODERNE

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Tout Paris

DIRECTEUR : A. LÉBRE

TROIS MOIS 7 fr. SIX MOIS 13 fr. UN AN 24 fr.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Rédacteurs en chef :

H. ROUJON
G. LÉBRE

Un journal postal : 32 fr.

DIRECTION : 3 bis RUE LABRUYÈRE



LE DERNIER MOIS DE L'ANNÉE. — Composition de H. GRAY

Marceline et Henriette Goubert, ruinées par la mort de leur père, passent de l'aisance brillante et oisive à la vie de travail et de privations. Henriette, entraînée par son tempérament sensuel et sa capricieuse imagination, malgré son éducation première et les soins et conseils dont on l'entoure, faute et roule, roule, jusqu'à la rue, jusqu'au trottoir. Marceline, sensuelle aussi, mais guidée par une supérieure raison et une retenue plus forte qu'elle, demeure vierge au milieu des séductions tentantes et des cris révoltés de sa chair.

Ce contraste de deux caractères bien saisis, fait l'intérêt du livre; le style particulier, coloré, sensitif, symboliste, son attrait de curiosité.

Les journalistes qui ont pris pour texte à ces plaisanteries les « décadents », qu'ils n'ont pas lus, seront du moins forcés de reconnaître — après *les Demoiselles Goubert* — que MM. Moreàs et Adam ne se tiennent pas à l'exposition de leurs théories novatrices et que, s'ils passent à la mise en œuvre, ils le font avec talent.

M. Maurice de Faramond, un jeune, fait paraître chez Tresse et Skak, pour son début, un volume de vers intitulé : *Quintessences*.

Ce recueil contient des « quintessences » lyriques et des « quintessences » réalistes.

Parmi des pièces tendres ou rudes, exaltées ou pleurantes, gaies ou sévères, en vers assez colorés, je remarque un sonnet : à *Le triomphe d'Homère*.

Sonnet parisien malgré son titre : deux cochers de fiacre ayant « a-crôché », s'e... xpliquent.

Les épithètes pleuvent, comme les insultes des guerriers grecs et troyens avant la lutte. Mais les cochers n'en viennent pas aux coups. Ils fouettent leurs chevaux et s'éloignent; et tout finit par ce vers, suprême injure crachée en chœur :

Hh! e e e e e e e e ! va donc!

PAUL DOLLFUS.



SYMBOLISTES

ET

DÉCADENTS

LES PERSONNALITÉS SYMBOLISTES

Suite.

Avec des gestes retenus et collés de diplomate adroit, Félix Fénéon se hâte par les boulevards. De sa haute taille, la face yankee, froide et linéaire et anguleuse un peu, domine. Les poches de ses habits mondains recèlent



FÉLIX FÉNEON. — Copié de A. DES CADENZALS.

des articles, des biographies, des épreuves en placard, une correspondance exotique des plus étendues, des journaux de toutes langues. Il maintint longtemps en une gloire, unique de périodique novateur *la Revue indépendante* où se forma le mouvement actuel. A nouveau rédacteur en chef de cette revue, il la mena, cet an, aux cimes littéraires.

Depuis quelque temps, M. Félix Fénéon s'est plus spécialement consacré à la critique d'art. D'une complète érudition sur les lois d'optique, la ténacité des pigments, et la théorie des complémentaires, il institue avec chiffres et équations les règles immuables des mélanges, des valeurs, des juxtapositions, et note inexorablement les délits. Le premier il a découvert la critique scientifique de la peinture. Son volume : *Les Impressionnistes en 1886*, restera la seule technique compréhensive et démonstrative de l'école artistique dernière venue.

Hors le banal, vers le terme précis et qui fixe, et qui peint, et qui arrête, le style serré de M. Fénéon ne cesse point, l'espace d'une proposition, de s'évertuer. En ses descriptions de tableaux il excelle :

Sur *Federico Zandomenchi* : « ... C'est, vue de dos et en une projection presque verticale, une femme assise sur de blancs tapis d'ours,

devant du coke, nue, genoux levés et bras y glissant : à gauche, un compliqué et rythmique tracé où se conjuguent étroitement à celles de la jambe et du pied les sinuosités de l'aisselle, du sein et de la hanche; à droite, une ligne, seule, rapide et pure, raccordant la croupe à l'épaule pour se perdre dans une chevelure dont le fauve s'associe au vert aigu de la babouche.

Sur *Claude Monet* : « Ces mers, vues d'un regard qui y tombe perpendiculairement, couvrent tout le rectangle du cadre; mais le ciel, pour invisible, se devine : tout son changeant émoi se trahit aux inquiets jeux de lumières sur l'eau. Nous sommes un peu loin de la vague de Backysen, perfectionnée par Courbet, de la volute de tôle verte se créant de mousse blanche dans le banal drame des tourmentes. Etretat surtout requiert ce mariniste; il se complait à ces blocs singissants, à ces masses ténébreuses, à ces abrupts remparts d'où s'élancent, comme des trompes, des arcs-boutants de granite... »

M. Félix Fénéon est un des plus jeunes symbolistes, quelque vingt-quatre ans, je crois.

Gustave Kahn, sardonique et bien de son Asie originelle, yeux à l'oblique fuite vers les tempes, étroite barbe verticale. Il vit Mallarmé, et partit pour le confit saharien : soldat. Cinq ans, il put, solitaire et dans le soleil, imaginer des rêves, des musiques, des vies. Et, revenu à Paris, son masque de roi Huu, l'autonomie de son âme, l'allure alternativement indolente et brusque de son pas et de son style surprisent.

Perpétuellement immobiles, ses vers s'enregistrent sur un papier épistémique, en notations aiguës, des sensations-advencées et discontinues, suivent exactement le rythme de la pensée. De l'unité des métaphores, qui implique une croyance à la persistance d'un même état, — nul souci; elles flètent les unes vers les autres en métamorphoses continues.

Fréquemment, le substantif, trop lourd, est remplacé par l'adjectif correspondant, d'allure, comme transitoire.

Vos cheveux sont passés dans les ors aux mon-
[lagnes.]
Et vous dont je me suis exilé, mes chers bagnes,
Dans mon esprit, vos parcs, revenez nonchalant

La rime, dyspeptique et hâillonneuse aux gages des classiques, puis gorgée et faroude aux temps parnassiens, MM. Moreàs, Kahn et Laforgue l'émancipent : elle s'absente, d'autres fois s'éternise; encore elle délègue au cours du vers des assonances; elle ne se typographie-plus pour l'œil, n'est plus le prévu coup de gong; mais, musique pour des tympanes délicats.

A l'inverse de M. Moreàs, qui couteura sa phrase de mots taillés qui dardent des lyeurs, M. Kahn n'emploie que des mots d'usage fréquent. Et le lecteur harassé du vocabulaire du *Thé chez Miranda*, se désespère quand il constate que si lui sont familiers les mots de Kahn, le sens n'est pas moins hermétiquement clos à son intelligence qui allait croire.

La fébrile activité de M. Gustave Kahn s'embranché dans toutes les directions. On lui est

reconnaissant d'une esthétique du verre polychrome; il échafaude des projets sociologiques, émet sans solution de continuité des théories sur les colonies, les femmes et l'espace à quatre dimensions; il conquiert à Dux, en Bohême, les papiers inédits de son maître Jacques Casanova de Seingalt; il est le tacticien du symbolisme, dirige la lutte contre les mauvais vouloirs de



la presse, distribue des rôles à ses collaborateurs, prévoit les événements littéraires, fonde des périodiques, en dirige un, la *Voie*, de littérature et d'érudition. Il publia la *Chanson de la brève Démence*, *Intermèdes*, *Voix au Parc*, *Mélopées*, *Thème et variations* qui se réuniront sous ce titre : *Palais nomades*. Des extraits :

LIED DU ROUET.

File à ton rouet, file à ton rouet file et pleure
Ou dors au moulier de tes indifférences
Ou marche somnambule aux nuits des récurrences;
Seule à ton rouet, seule file, et pleure.

Sur la route, les cavaliers fringants
Poussent les chevaux envoyés dans le vent,
Souriants et chanteurs s'en vont vers les levants
Sur la route ensoleillée les cavaliers fringants.

File à ton rouet, seule à ton rouet, file et pleure
Seule à ton rouet, file, crains et pleure,
Et celui dont la tendresse épanouie
Souffre aux nerfs, aux soucis, à l'ouïe.
Celui-là s'en ira pour consoler ses doutes
Aux refuges semés le long des âpres routes;
Suspendus aux greniers les chanvres rouis.

File à ton rouet, les chansons sont légères
Les images redisent les gloires des marins,
Les chansons s'évident aux heures plus légères
Proches du retour sonore des marins.

Et voici, las des autans et des automnes
Au ciel noir des flots qui tonnent,
Le voici passer qui vient du fond des âges,
Noir et brun, et si triste; et les lents mariages
De ses yeux où demeurent stagnantes les douleurs
S'arrêteront épars sur les yeux de douleurs.

Seule à ton rouet, file et pleure
Tes candeurs nubiles s'en iraient au gouffre
Au gouffre lamé de passé qui souffre
Depuis les temps, les temps, les feurres et les

File à ton rouet, seule, file et pleure.
(A suivre.) B. DE MONCONYS.

SEMAINE THÉÂTRALE

THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON. — *Maître Corbeau*, comédie en deux actes, de MM. Hippolyte Raymond et Maurice Ordonneau; *Renée Mauperin*, comédie en trois actes, tirée du roman d'Edmond et Jules de Goncourt, par M. Henri Cécard.

CHATELET. — Reprise du *Voyage autour du monde en 80 jours*, de MM. Adolphe d'Ennery et Jules Verne.

THÉÂTRE CLUNY. — *Belle Italie*, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Jules Prével et Alfred Erny.

Empêché, par une circonstance indépendante de... ma bonne santé, d'assister le premier soir aux deux premières de l'Odéon, j'ai pu constater, en écoutant la seconde représentation, que le public ressentait, à l'audition de *Renée Mauperin*, une impression meilleure et plus franche que celle dont j'avais moi-même subi le contre-coup, malgré les précautions oratoires des critiques recueillies tout d'abord.

J'avoue cependant avoir été quelque peu dérouter en ne retrouvant pas dans les personnages du drame les types si puissamment observés du livre. La *Renée Mauperin*, du théâtre, cette personne fantasque, toute de convention, ne nous rappelle, d'aucune manière, la physionomie curieuse, originale mais profondément humaine de l'étrange jeune fille des Goncourt.

Était-il donc impossible, sinon difficile, de mieux respecter la conception des créateurs.

Henri Mauperin, le jeune bourgeois pratique, sans élan et sans cœur, attaché, avec l'insipide égoïsme dont le spectacle nous écœure chaque jour, à de froids calculs pour la vie confortable et facile; Denoizel, remueur de paradoxes et fanfaron de scepticisme, nous sont un peu plus fidèlement restitués dans la version théâtrale, mais avec quel plaisir on reprendra le livre en sortant de la représentation pour les y retrouver tels qu'on les préfère, avec leur caractère vrai et leur véritable langage.

Le croirait-on? ce qui prenait ce public de seconde, c'était la trame, pourtant bien mince, du peu d'action ménagée par l'adaptateur.

C'est que M. Cécard, sérieusement doué au point de vue du réalisme scénique, a su traiter avec une netteté, une concision rares, les situations vraiment émouvantes de l'œuvre. Raison de plus pour regretter qu'un esprit aussi lucide dans les scènes de fait, ait transformé, en un déplorable remplissage, l'exposition et le développement des caractères.

Ces réserves posées, il n'y a vraiment que des éloges à faire de la jeune et brillante troupe de l'Odéon. M^{lle} Ceruy, chez laquelle je n'ai pas retrouvé ces exagérations de gestes qu'on lui a reprochées assez haut pour qu'elle s'en émeut, est la jeunesse même. Que de fantaisie charmante et d'exquise légèreté!... Voilà une comédienne de bien grand avenir et qui nous promet de jolies créations!

M. Dumény supporte, sans déchoir, le poids de ses grands et rapides succès des deux dernières saisons. Noblesse oblige, dit-on: l'élégant Denoizel n'est pas de ceux que gêne semblable obligation.

Le rôle ingrat, d'Henri Mauperin trouve, dans M. Laroche, toujours correct et bien disant, une interprétation qui va jusqu'au sauvetage. M. Cor-

naglia et Mme Marie Samary représentent dignement le père et la mère des petits Mauperin; MM. Calmettes, Jahan, Mlle Lainé se tirent avec talent du sacrifice imposé à leur zèle artistique.

La comédie en deux actes de MM. Hippolyte Raymond et Maurice Ordonneau est un agréable début de spectacle.

Pour avoir la donnée du *Maître Corbeau* de l'Odéon, remplacé le renard de la fable par un jeune avocat qui devient flatteur pour le bon motif, puisqu'il n'est pas pour lui le meilleur moyen d'obtenir de Maître Corbeau, c'est-à-dire de M. Giraud er. riche industriel, péchant et sot, le fromage convoité, c'est-à-dire la main de l'un des petits Giraudier.

C'est lestement joué par M^{lle} Amayry et Colombey, agréablement encadrés de M^{lle} Lature, l'héritier et Nory.

Le théâtre du Château-d'Eau remplaçait sur son affiche, le *Jurés* de M. Gassier, par un gros drame sentimental et populaire, construit selon l'éternelle poétique du genre, mais qui ne laisse pas que d'avoir un certain mouvement.

Le *Père Chasselas* nous démontre, une fois de plus au théâtre, qu'un brave homme d'ouvrier ne doit pas s'abandonner à la hoisson, surtout lorsqu'il est le père d'une jolie fille que convoite son patron — un traître généralement capable de tout et de bien autre chose encore.

Sujet essentiellement moral et dénouement *ad hoc*, car la demoiselle, menacée dans son honneur, est aimée d'un brayé garçon qui, à la suite de péripéties assez bien conduites, finit par la sauver.

Rendons justice à l'activité du directeur du théâtre et au zèle de sa vaillante troupe, toujours sur la brèche.

C'est un cas de conscience qui me fait mentionner cette vingtième reprise d'un spectacle consacré par plusieurs millions de recette.

On ne raconte plus les pérégrinations de Philéas Fogg et de sa suite. C'est plus connu que *Peau d'Âne*, et la pièce est passée, comme scie productive, au rang du *Courrier de Lyon*.

L'intérêt de cette petite fête des yeux est donc, à chaque restitution nouvelle, dans les perfectionnements de la mise en scène, les dimensions de l'éléphant et l'inédit de la distribution des rôles.

Il m'a semblé que les costumes étaient assez généralement neufs, que les décors ont été au moins rafraîchis, et que l'éléphant satisfaisait aux exigences de l'optique du Châtelet.

Quant aux interprètes, ils sont nouveaux venus dans cette histoire-là, à l'exception de M. Laray, déjà vu dans le personnage qu'il hérita de Dumaine et de M^{lle} Angèle Moreau, toujours touchante dans cette Aouda qu'elle écria il y a douze ans.

M. Brémont remplace M. Lacroisnière, retenu par un emploi de grand seigneur dans le théâtre d'en face; le nouveau Philéas Fogg n'a pas l'air de s'amuser au cours de ses pérégrinations.

M. Piel est un agent convenable en ses diverses transformations policières, et le jeune Lévy, précédé par le Gymnase, a eu, dans l'assapartout, l'honneur de ne pas faire regretter son prédécesseur Alexandre.

M^{lle} Mea, de l'Odéon, joue l'insignifiante Néméa; on vous en donnera, mademoiselle, des premiers prix pour les perdre!

LA VIE MODERNE

PARIS ET DÉPARTEMENTS

TROIS MOIS 7 fr. SIX MOIS 13 fr. UN AN 24 fr.

Union postale : 32 fr.

Tout Paris
JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

DIRECTION : 3 bis RUE LABRUYÈRE

DIRECTEUR : A. LÈBRE

Rédacteurs en chef :

G. RODRIGUES.
G. LÈBRE.

TEXTE

CHRONIQUE PARISIENNE : Jean Luceau. — COMTES DE GAMBESON : Jean de Villeneuve. — LA SEMAINE THÉÂTRALE : Maurice Fouchère. — LA VIE MODERNE : George Japy. — LA VII^E LÉGISLATURE : Hippolyte Buffenoir. — REVUE ALPHABÉTIQUE : Abel Bonis, etc. — PÉRIODIQUES : Marie Krjnska. — LIVRES & ÉCRITS : Paul Bellus. — SINGULIERS ET DÉDAINTS : B. de Montcaup. — BULLETIN FINANCIER.

DESSINS

LA RÉPÉTITION GÉNÉRALE DE PATRIE : PLACE DE L'OPÉRA : Dessin de Lano. — COMTES DE GAMBESON : Croquis de Duran. — AU QUARTIER LATIN : LE CAFÉ SULLY : Dessin de G. Morog. — PLEINE MER : Dessin de G. Bellanger. — LIVRES & ÉCRITS : Dessin de Caran d'Ache. — Boudoir de Marnet, Croquis. — L'œuvre Peint, Croquis. — Éruditions. — SYMBOLISTES ET DÉDAINTS : portraits, par A. Sauton, Lano.



LA RÉPÉTITION GÉNÉRALE DE PATRIE : PLACE DE L'OPÉRA

Dessin d'après nature de LANO

SYMBOLISTES

DECADENTS

LES PERSONNALITES SYMBOLISTES



MAURICE BARRÈS. — Dessin de V. SAUTER.

M. Maurice Barrès de long temps symboliste — ne fait pas de vers. — tente une conciliation entre le journalisme et la littérature dans le *Voltaire*. Une esthétique d'une fantaisie très personnelle dans les pays délicats. Très amusant hors l'écriture, il n'a pas encore donné en volume la sensation d'une analogie gaité. On trouve des nouvelles et d'intéressantes variations dans ses *Tuques d'Encre*, tentative d'individualisme.... M. Maurice Barrès encore au futur, comme tous ceux que capte le journalisme, sortira bientôt avec un roman qui donnera sa note exacte.



FRANÇOIS PORTELIN. — Dessin de G. TAYLOR.

M. Francis Poitevin est un écrivain de transition; dans son œuvre, beaucoup d'impressionnisme un peu de symbolisme et même du naturalisme amalgamé.

Le dos se courbe vers les épaules larges, vers la tête attentive et réfléchie cadrée d'une fine courte barbe noire. Le geste cyclique de ses bras longs évolue au rythme des phrases

prononcées: citations nombreuses, évocations subtiles et toujours étonnamment justes de sensations rapides. De mémoire, M. Francis Poitevin relit à chaque minute les auteurs contemporains et ceux d'autrefois. Cette constante étude sans doute lui valut le vocabulaire très-précieux dont scintillent ses œuvres écrites, toutes de notations sensibles, d'aspects, de paysages, toutes de mouvements d'ombre et de lumière travestissant le monde des êtres, le monde de l'âme, le monde des choses.

Bien avant que l'on parlât de décadence, *Ludine* avait ému la presse et les lettres. Des passages émerveillèrent.

Puis ce fut *Songes*, une délicate étude des impressions parallèles ressenties par deux enfants, qui, plus tard, s'unissent, et, ensemble, retrouvent de nouvelles jâes raffiniées du tact, de la vue, de l'ouïe. *Petit* suivit. *Seuls* vient de paraître.

Toutes les œuvres de M. Poitevin ne raviront pas les esprits grossiers qui cherchent dans un livre « une histoire », qui veulent que toute étude soit absente de la lecture, et que cela soit clair à leur imagination comme un roman feuilleton. M. Poitevin ne peint que des attitudes, des attitudes d'âme, de corps, comme des attitudes de fleur, de ciel, de forêt, de montagne, et cela sous le vêtement instantané de la lumière passante.

Cette jolie croquade de femme :

« Singulièrement assise, elle l'était, pour quiconque eût observé sa manière à la fois furtive et simple. Oui, elle semblait assise, en un arrêt indéterminé. On ne savait pas bien, en regardant cette forme juvénile, quelle elle était. Quelque chose de décidé, et pourtant un air peu occupé d'elle. Elle ne paraissait trop attachée à rien, pas plus que sa personne paraissait adhérent au canapé où elle se tenait fluette, droite, en une expectative. »

Ailleurs, cette sensation musicale :

« Dehors, ils se disaient que cette musique de Schumann, pareille un peu à la flûte-clarinette des Alpes, était d'un jaune imperceptiblement viride qu'on croirait près de se casser, et se recueillant dans une blancheur. »

M. Charles Vignier, une tête dans le goût de Clouet, un esprit ubiquiste apte aux travaux du journalisme quotidien, sa collaboration au *Temps*, aux spéculations scientifiques ses *Éléments de psycho-physique*, chez Fetscherin et Cluitt, à la critique (ses articles de revues), à la poésie (*Centon*), au roman (*Humains*, encore inédit). Parmi les écrivains que nous biographions, l'un des plus intuitifs et des plus souples, et peut-être le plus analyste.

Extrayons quelques lignes de ses notes d'esthétique sur la *Suggestion en Art* :

« Avides de sensations hautes, ces artistes ont déclaré l'extrait préférable à la substance et l'idée pure plus séduisante que ses manifestations. Des lors, il leur fallait, puisque poètes, un langage autrement efficace que le discours usuel pour cerner l'idée pure avec la plus voisine approximation; quelque chose, qui, transporté en littérature, c'est-à-dire qui, avec la plus grande somme d'art possible, rappelle en quelque sorte les formules abstraites dans lesquelles les mathématiciens enserrent leurs lois.

Les métaphores tout naturellement se trouvent affinées, puis élargies. En effet, la contemplation unique de l'idée pure exige pour celle-ci une autre traduction que de simples rappels à la réalité. Une chevelure cesse alors d'être immortellement blonde comme les fils, et les yeux évoquent de plus précieuses images que les gemmes. Au lieu de se borner à chercher des qualités objectives, on acquit une incuisable mine à la suggestion en qualifiant par des épithètes subjectives.



CHARLES VIGNIER.

Charles Vignier parle de ses poèmes, — qui sont légère musique et parfum, — avec dédain, pendant deux ans même il publia *Centon* dans un tiroir où Léon Vanier l'a récemment découvert; mais la psycho-physique et volontiers il se laisse surprendre parmi le labyrinthe d'un problème de haute algèbre.

(A suivre.)

B. DE MOXCOMBS.

M. Alphonse Lefèvre, père de M. Maurice Lefèvre, vient d'être enlevé prématurément à sa famille et à une carrière toute de travail et d'honorabilité. Nous nous associons à la douleur de notre sympathique collaborateur.

UN TUNNEL SOUS LE MANCHE

L'un des ennemis les plus intimes de l'homme est le parapluie. Dans les nombreuses journées où le temps est variable et incertain le parapluie actuel est le plus désagréable compagnon de promenade.

Le problème d'une canne parapluie, plus maniable que le parapluie simple et en même temps prêt à tous les caprices du temps, s'imposait donc. De nombreux essais ont été faits. Jusqu'ici leurs résultats n'ont pas passé dans le grand public, car ils avaient deux grands défauts: le mécanisme était trop compliqué, et le prix trop élevé.

Les premiers, MM. P. Verrier et Bonnevaux, 123, rue Lafayette, et 12, rue Perdonnet, ont réussi à résoudre la difficulté. L'instrument appelé par eux le *Sans-Manche*, se ferme ou arbore tour à tour par un mécanisme aisé et presque automatique, l'étoffe du parapluie.

Le temps redevient-il beau, l'étoffe rentre en un clin d'œil dans la gaine de bois, et vous n'avez plus en main qu'une canne légère et élégante à poignée fine ou à pomme ciselée.

Tous les éléments du *Sans-Manche* ont été calculés de façon à éviter le gros inconvénient du double système, le poids. Le *Sans-Manche* ne pèse pas plus de 500 grammes.

Le prix aussi a été calculé de façon à ce que le *Sans-Manche*, qui fait le service de deux objets,

la canne et le parapluie, ne coûte pas plus cher que l'un des deux.

Toute personne ayant lu l'instruction peut monter le *Sans-Manche* et le démonter comme après en avoir fait un long usage.

PEPIN LE BREV.

VIE MODERNE

Nous croirions manquer au programme de ce journal si nous ne parlions pas ici d'un appareil de récente création, destiné à rendre les plus grands services. Les exigences de la *Vie Moderne* sont telles que les minutes ont une valeur considérable et qu'il importe de ne pas les gaspiller inutilement. C'est dans ce but que M. Mildé a fabriqué ses petits postes micro-téléphoniques domestiques dit « Porte-montre. » Ces coquets appareils, qui joignent au bon marché une sensibilité et une sonorité extraordinaire, peuvent s'installer à la place des boutons sur les services de sonnerie électrique existants, permettant ainsi de causer directement avec les gens de service de n'importe quel endroit de l'appartement, de l'hôtel, du château, soit avec le valet de chambre, la femme de chambre, la cuisinière, etc., etc.

Nous avons cru bien faire en signalant à nos lecteurs cet intéressant appareil qui, en ajoutant au confortable de nos constructions, nous permet de réaliser des économies de temps dont la valeur pécuniaire couvre bientôt la faible dépense occasionnée par l'installation du portavoix électrique Mildé.

LE CROCODILE

Le mois de décembre — malgré la crise ministérielle — ne manquera pas à sa bonne réputation : ce sera le mois de la fameuse trêve des confiseurs. Pour l'inaugurer, Charbonnel a déjà fait paraître le bonbon qu'il crée chaque année; nous assistons au défilé — un vrai succès; je vous l'assure — du « Crocodile ». Nous souhaitons à la pièce de Sardou autant de représentations qu'en aura le crocodile de Charbonnel, 34, avenue de l'Opéra.

LE TROPIQUE

Le chauffage à la cheminée, le plus sain, le plus agréable, est aussi le plus coûteux, presque tout le calorique s'engouffrant dans la cheminée, sans profit pour la pièce dans laquelle on fait du feu.

Cet inconvénient disparaît absolument si l'on fait usage du surchauffeur « Le Tropic ». Cet appareil, admirable par sa simplicité, son fonctionnement parfait et la grande économie qu'il procure, triple, avec la moitié moins de combustible la chaleur donnée par la cheminée.

Il ne change en rien le mode de chauffage ordinaire, bois, charbon, coke, briquettes, surchenets ou avec grille. L'agrément, l'hygiène de la cheminée, restent les mêmes. Le feu est toujours à découvert, on peut le tisonner, le couvrir.

Le Tropic s'adapte librement à l'intérieur des cheminées de toutes dimensions, il ne prend aucune place dans la pièce et se transporte, d'une

cheminée à une autre, aussi facilement qu'une grille à coke. Enfin, il ne coûte que 20 francs, mais en place, à Paris.

On peut du reste le voir fonctionner à l'Agence Anglo-Française, 24, rue du Quatre-Septembre, dépositaire général pour la France. Entrée libre.

Pour la province, 2 fr. 50 d'emballage et frais de transport en plus. Expédition contre mandat-poste.

ANDRÉ TAUBE.

Les soirées du Cirque Fernando sont toujours très suivies. L'opéra américain Fish obtient toujours un grand succès, ainsi que M. Etardo dans ses exercices d'équilibre sur un fil invisible. Debut des jeux romains, par trois chevaux en liberté présentés par M. Louis Fernando.

L'Eden-Théâtre donnera son premier bal masqué samedi, 18 décembre, avec les concours des distingués et dames du ballet.

Le prix d'entrée est fixé à 5 francs par personne.

BULLETIN FINANCIER

La situation du marché est toujours favorable. Le monde financier a peu souffert des effets de la crise ministérielle qui s'est heureusement terminée, et les rentes comme les valeurs restent cotées à un taux élevé.

Le 3 0/0 s'est inscrit à 81 francs. Nous le laissons dans les environs de ce cours. L'amortissable se maintient aux cours acquis à 86,65.

Le 4 1/2 0/0 est toujours demandé à 110,40. La Banque de France est toujours stable.

Le Crédit foncier est toujours très demandé aux environs de 1,175 francs.

Les obligations de l'Emprunt 1883, dont le type reproduit celui des obligations des chemins de fer, se sont nivelées avec ces dernières; elles sont demandées à 390 francs. Elles détacheront un coupon de 7 fr. 50 le 1^{er} janvier.

Il y a peu de changements à constater dans les cours des autres institutions de crédit.

Le Crédit lyonnais tourne autour du cours de 600 francs, la Banque de Paris est tenue à 800 francs.

La Banque d'escompte est offerte à 551,25. Le marché des fonds d'Etats étrangers a une bonne attitude.

Les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer ont eu un bon courant de transactions.

Les valeurs industrielles sont un peu lourdes. Le Panama à 418 fr., le Suez est calme, 2,111.

Évitez les contrefaçons du LAIT MAMILLA qui Essent développe et raffermi la poitrine. Il ne se trouve qu'à la Parfumerie Nison, 31, rue du 4-Septembre.

SONNET AU CONGO

Vous demandez pourquoi j'en veux aux parfumeurs? C'est simple, je suis en proie à une maladie. Je me dis certain jour, comme il faut que tout cesse, fuyons-nous un longeur en la portant ailleurs.

Avant de séparer, d'un mot, deux à mes côtés. Pour me donner congé, je fis venir ma promesse. Exercez d'un mot, ce marquis d'usage. Mais c'est de la faute à tous les parfumeurs?

Nous nous d'un seul, Vais-je, que le bichin le que je. Elle avait répuni, dix ans laquette. Ainsi que Faust après son pacte à Méphisto.

Et moi, je lui disais, à genoux, tout près d'elle? Quel est donc ce sorcier qui vous rendit si belle? — Le savon sans rival des Princes du Congo. Nancy.

PETIT GUIDE GASTRONOMIQUE

- LIQUEURS GUSNIER, 226, boulevard Voltaire.
- VOILLERON, GIBIER, boulevard, 47, rue de la Grande-Terrasse.
- A. LAMBLANSE, Bourbon, 167, rue Saint-Honoré, Sabon pour bouches.
- BAULIERE DE GUSINE, Aubry, 7, rue Saint-Simon.
- CHAMPAGNE, SEIGNIER et C^o, Buzonnet, 14, rue Taitbout.
- MALAGA, 1, rue de la Fontaine, 57, boulevard Saint-Michel, Compagnie Hispano-Portugaise.
- CHAMPAGNE MOULI et CHANDON, Guibert, place de l'Opéra.
- Café RESTAURANT LAVENTON, Vins renommés, Chagnot successeur, 108, boulevard Montparnasse.
- FINE CHAMPAGNE MAIRE, 8 fr. le bouteille, Restaurant Maire, 11, boulevard Saint-Denis.
- VIN DE MÉDÉE (Algérie), 1^{er} prix, Eau fr. la pièce, Demouler échant, à M. A. Dour, 57, boulevard Magenta.
- FLEUR DE CASSIS Bouviers fils, Dijon, Bépé, rue de Châteaudun.
- MAISON à Paris, rue Dufou, 18, 1^{er} arr. (Grande-Messe) au prix de 200,000 fr. L'édifice est une œuvre en la ville de Paris, le 14 janv. 82. S'adresser à M. Lefebvre, notaire, 50, rue Bonaparte.
- HOTEL S^t GEORGES à Paris, 200,000 fr. A. M. Lefebvre, notaire, 50, rue Bonaparte.
- MAISON à Paris, 11, rue de la Harpe, 11, 1^{er} arr. (Grande-Messe) au prix de 200,000 fr. L'édifice est une œuvre en la ville de Paris, le 14 janv. 82. S'adresser à M. Lefebvre, notaire, 50, rue Bonaparte.
- MAISON à Paris, 11, rue de la Harpe, 11, 1^{er} arr. (Grande-Messe) au prix de 200,000 fr. L'édifice est une œuvre en la ville de Paris, le 14 janv. 82. S'adresser à M. Lefebvre, notaire, 50, rue Bonaparte.

GUIDE PHARMACEUTIQUE

PHARMACIE NORMALE, 21, rue Brochant, Invention nouvelle pour guérir les rhumes.

CAPSULES DARTOIS



LE GRESHAM ANGLAIS ASSURANCES SUR LA VIE. Capital de 10 millions de francs. RENTES VIAGÈRES. Prospectus et les Brochures. 30, RUE DE PROVENCE, à PARIS.

DICIONNAIRE UNIVERSEL

DE LA BANQUE ET DES ASSURANCES. Publié sous la direction de M. J. BOZERIAN (de la Cour de Cassation). Avec le concours d'un groupe de Jurisconsultes, de Financiers et de Publicistes. Envoi franco du numéro spécimen contre demande affranchie contenant 1 fr. 50 en timbres-poste. H. LEBLANC, 10, rue de la Harpe, Paris.

